

Michel-Ange

Autor(en): **C.W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MICHEL-ANGE

INTRODUCTION:

Si nous osons vous parler dans ces quelques pages d'un homme aussi célèbre que fut Michel-Ange, il est évident que notre modeste travail ne pourra saisir qu'une infime partie de cette vie d'artiste inquiète et malheureuse, errant d'une misère à l'autre. Nous nous basons sur la biographie passionnante, écrite par Romain Rolland et puisons ainsi notre documentation dans une source claire et sans artifice (Librairie Hachette, Paris). Nous nous bornons à décrire par quelques phrases seulement les misères, dont la vie de Michel-Ange était si largement dotée et qui, pour la plupart, avaient leur origine dans le caractère difficile de l'illustre artiste. Par-contre nous aimerions nous pencher, avec plus de passion, sur le trait caractéristique du célèbre Florentin — son culte de l'amitié, trait dont nous parlerons plus loin dans les termes dont Rolland nous en a fait le récit émouvant.

Romain Rolland nous présente Michel-Ange en disant de lui que la tragédie de son destin est d'offrir l'image d'une souffrance innée qui vient du fonds de l'être, qui le ronge sans arrêt et qui ne le quittera plus avant de l'avoir détruit. Cette souffrance est infinie, elle prend toutes les formes. Tantôt elle est causée par la tyrannie aveugle des choses: la misère, la maladie, l'injustice du sort, la méchanceté des hommes; tantôt elle a son foyer dans l'être même. C'est surtout cette dernière forme de souffrance qui le terrorise. Il devient martyr de lui-même, l'esclave de son caractère trop faible et son manque de décision. Il ne peut rien refuser aux hommes, il se charge d'une besogne surhumaine qu'il n'arrive pas à accomplir. A force d'être trop chargé il perd le courage et la confiance en lui-même et finit par ne rien achever. Il est aussi la proie de son formidable génie, éternellement fouetté par un excès de force créatrice. Il ne connaît pas de repos, ne voit que son œuvre qui, encore, ne le satisfait point parce qu'il n'y trouve pas l'apaisement dont il aurait tant besoin.

L'amour de la femme lui est refusé. Il est seul. Il aime et n'est pas aimé. On l'admire et on le craint. Mais il reste seul; jamais il n'a de repos, la douceur accordée au plus humble des êtres: pouvoir s'endormir dans l'affection d'un autre. Il est laid et s'en rend compte. Il souffre de cette laideur, lui qui de la beauté fait l'idole. Il souffre de sa solitude, mais il est trop fier pour mendier ce que l'on ne lui offre pas. Et petit à petit il s'apaise. Il voit les hommes de loin — il abdique. Mais donnons plutôt la parole à Romain Rolland...

C. W.

*

Alors, dans ce cœur dévasté, après que le renoncement fut accompli à tout ce qui le faisait vivre, une vie nouvelle se leva, un

printemps refleurit, l'amour brûla d'une flamme plus claire. Mais cet amour n'avait presque plus rien d'égoïste et de sensuel. Ce fut l'adoration mystique de la beauté d'un Cavalieri. Ce fut la religieuse amitié de Vittoria Colonna, — communion passionnée de deux âmes en Dieu. Ce fut enfin la tendresse paternelle pour ses neveux orphelins, la pitié pour les pauvres et pour les faibles, la sainte charité.

L'amour de Michel-Ange pour Tommaso dei Cavalieri est bien fait pour déconcerter la moyenne des esprits — honnêtes ou mal-honnêtes. — Même dans l'Italie de la fin de la Renaissance, il risquait de provoquer des interprétations fâcheuses; l'Arétin y faisait des allusions outrageantes. Mais ces injures ne peuvent atteindre un Michel-Ange.

Le petit-neveu de Michel-Ange, dans sa première édition des „Rime“ en 1623, n'osa pas publier exactement les poésies à Tommaso dei Cavalieri. Il laissait croire qu'elles étaient adressées à une femme. Jusqu'aux récents travaux de Scheffler et Symmonds, Cavalieri passait pour un nom supposé, qui cachait Vittoria Colonna.

J'ai souvent entendu — dit Condivi — Michel-Ange parler de l'amour; et ceux qui étaient présents disaient qu'il n'en parlait pas autrement que Platon. Pour ma part, je ne sais pas ce que Platon en a dit, mais je sais bien qu'après avoir eu si longtemps et si intimement commerce avec lui, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche que les propos les plus nobles, qui avaient la force d'éteindre chez les jeunes gens les désirs déréglés qui les agitent.

Mais cet idéalisme platonique n'avait rien de littéraire et de froid: il s'unissait à une frénésie de la pensée, qui faisait de Michel-Ange la proie de tout ce qu'il voyait de beau. Il le savait lui-même et disait un jour qu'il refusait une invitation de son ami Giannotti:

Quand je vois un homme qui possède quelque talent ou quelque don de l'esprit, un homme qui s'entend à faire ou à dire quelque chose mieux que le reste du monde, je suis contraint de m'éprendre de lui et alors je me donne si complètement à lui que je ne m'appartiens plus à moi-même... Vous êtes tous si bien doués, que si j'acceptais votre invitation, je perdrais ma liberté; chacun de vous me volerait un morceau de moi-même. Jusqu'au danseur et au joueur de luth, s'ils étaient éminents dans leur art, qui feraient de moi ce qu'ils voudraient. Au lieu d'être reposé, fortifié, rasséréiné par votre société, j'aurais l'âme déchirée et dispersée à tous les vents, si bien que je ne saurais plus, pendant bien des jours ensuite, dans quel monde je me meus.

S'il était ainsi conquis par la beauté des pensées, des paroles, ou des sons, combien devait-il l'être davantage encore par la beauté du corps!

„La force d'un beau visage, quel éperon c'est pour moi!“

„Rien au monde ne m'est une telle joie.“

Pour ce grand créateur de formes admirables, qui était en même temps un grand croyant, un beau corps était divin — un beau corps était Dieu même apparaissant sous le voile de la chair. Comme

Moïse devant le buisson ardent, il n'en approchait qu'en tremblant. L'objet de son adoration était vraiment pour lui une idole, comme il disait. Il se prosternait à ses pieds; et cette humiliation volontaire du grand homme, qui était pénible au noble Cavalieri lui-même, était d'autant plus étrange que souvent l'idole au beau visage avait une âme vulgaire et méprisable, comme Febo di Poggio. Mais Michel-Ange n'en voyait rien... Ne voyait-il rien vraiment? — Il n'en voulait rien voir; il achevait en son coeur la statue ébauchée.

Les plus anciens de ces amants idéaux, de ces rêves vivants, fut Gherardo Perini, vers 1522. Une belle poésie de Michel-Ange sur la douleur de l'absence et de l'oubli semble lui être adressée: „Tout près d'ici, mon amour m'a ravi le coeur et la vie. Ici, ses beaux yeux m'ont promis leur aide, et puis me l'ont retirée. Ici, il m'a lié, ici il m'a délié. Ici, j'ai pleuré, et, avec un deuil infini, j'ai vu de cette pierre partir celui qui m'a pris à moi-même, et qui n'a plus voulu de moi.“ (à suivre)

JALOUSIE

Nous vous transcrivons ci-après quelques passages d'une nouvelle peu connue, mais charmante, de Marcel Prévost.

„Nîmba“ est le titre du récit („Trois Nouvelles“ par Marcel Prévost, paru chez Alphonse Lemerre, Paris). Il nous transporte dans un poste de relais italien, situé sur les limites de deux provinces abyssines: l'Oculé-Cusai et l'Agamé.

„Nîmba“, une toute jeune métisse des alentours du camp italien y pénètre souvent pour vendre de petites choses aux hommes et — de l'amour aux deux officiers italiens.

Ces deux jeunes-gens sont liés depuis l'école militaire d'une solide amitié. Navoni, le commandant du camp, a quitté l'Italie en premier pour participer à la campagne d'Afrique. Et quand, se séparant de son ami Ludo, „ils s'embrassèrent, chacun d'eux sentit qu'il se séparait de l'être le plus cher à son coeur“. Peu après le départ de Navoni, Ludo l'a rejoint. Ils se sont bravement battus dans la bataille de Debrailah et Ludo ayant été atteint d'une vilaine blessure, on leur a confié le commandement du poste de relais.

Les deux amis se comprennent à merveille, bien que Navoni a un caractère difficile. Mais il aime Ludo qui, dans ce camp perdu, représente pour lui toute la patrie.

L'apparition de Nîmba trouble subitement la belle entente des deux amis. C'est d'abord en plaisantant qu'ils s'avouent leur aventure avec la petite métisse. Puis petit à petit Navoni est pris d'une étrange et douloureuse jalousie — il en veut à Nîmba pour les caresses que son ami lui prodige et il l'accuse dans son for intérieur de lui voler la